



HAL
open science

Lockdown Day-To-Day Experiences

Alfonsina Faya-Robles, Alexandra Soulier, Grégory Beltran, Jean-Charles Basson, Laurence Boulaghaf, Alizé Cavé, Éléonore Coeurdevey, Sarah Nicaise

► **To cite this version:**

Alfonsina Faya-Robles, Alexandra Soulier, Grégory Beltran, Jean-Charles Basson, Laurence Boulaghaf, et al.. Lockdown Day-To-Day Experiences: Methodological and Ethical Reflections on a Remote Research Experience. *Socio-anthropologie*, 2022, Enquêter à distance : nouvel eldorado ?, 45, pp.231-248. 10.4000/socio-anthropologie.11681 . hal-03626055

HAL Id: hal-03626055

<https://hal.science/hal-03626055>

Submitted on 20 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Quotidiens confinés

Réflexions méthodologiques et éthiques sur une expérience de recherche à distance

Lockdown Day-To-Day Experiences. Methodological and Ethical Reflections on a Remote Research Experience

Alfonsina Faya-Robles, Alexandra Soulier, Grégory Beltran, Jean-Charles Basson, Laurence Boulaghaf, Alizé Cavé, Éléonore Coeurdevey et Sarah Nicaise



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/socio-anthropologie/11681>

DOI : 10.4000/socio-anthropologie.11681

ISSN : 1773-018X

Éditeur

Éditions de la Sorbonne

Édition imprimée

Date de publication : 24 mars 2022

Pagination : 231-248

ISBN : 979-10-351-0791-8

ISSN : 1276-8707

Ce document vous est offert par Université Fédérale Toulouse Midi-Pyrénées



Référence électronique

Alfonsina Faya-Robles, Alexandra Soulier, Grégory Beltran, Jean-Charles Basson, Laurence Boulaghaf, Alizé Cavé, Éléonore Coeurdevey et Sarah Nicaise, « Quotidiens confinés », *Socio-anthropologie* [En ligne], 45 | 2022, mis en ligne le 01 mars 2022, consulté le 20 juin 2023. URL : <http://journals.openedition.org/socio-anthropologie/11681> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/socio-anthropologie.11681>



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International - CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Quotidiens confinés*

Réflexions méthodologiques et éthiques sur une expérience de recherche à distance

ALFONSINA FAYA-ROBLES, ALEXANDRA SOULIER, GRÉGORY
BELTRAN, JEAN-CHARLES BASSON, LAURENCE BOULAGHAF,
ALIZÉ CAVÉ, ÉLÉONORE COEURDEVEY ET SARAH NICAISE

Résumé

Lors du confinement généralisé de la population, mis en place en France en mars-mai 2020 pour faire face à la pandémie de Covid-19, nous avons entrepris une enquête à distance et par téléphone sur les expériences différenciellement vécues de cette mesure sanitaire. Au cours de cette démarche, un collectif de recherche s'est peu à peu constitué autour d'axes scientifiques et éthiques précis, notamment la centralité de l'approche qualitative et l'attention aux différentes formes de domination et à leurs articulations intersectionnelles. En restituant l'histoire de cette enquête, dont les analyses sont en cours, notre proposition met en lumière les questionnements rencontrés au cours d'une recherche inédite et « embarquée », ainsi que leurs implications méthodologiques et éthiques, tout en présentant et interrogeant les solutions construites par le collectif de chercheur·euse·s pour y faire face.

Mots-clés : confinement, collectif de recherche, dispositifs réflexifs, chercheur·euse embarqué·e, éthique de la recherche

Abstract

During the lockdown that took place in France in March-May 2020 to deal with the Covid-19 pandemic, we undertook a remote and telephone survey in order to understand how this situation was experienced

* Dans le cadre de la protection des données personnelles, cette recherche fait l'objet d'un enregistrement du protocole au Registre du DPO (délégué à la protection des données/Data Protection Officer) de l'université Toulouse 3 Paul-Sabatier sous le n° Iferiss-2020-001 ; et d'une validation du protocole par le Comité d'éthique de la recherche de l'université de Toulouse, avis n° 2020-282.

Les recherches menant à ces résultats ont reçu un cofinancement de l'Agence nationale de la recherche en France (n° ANR-20-COVI-0088-01) et de la région Occitanie (arrêté n° 2000-7460). Ces résultats s'inscrivent dans le programme interdisciplinaire EPIDEMIC (2020-2021) de l'Institut fédératif d'études et de recherches interdisciplinaires santé société – Iferiss FED 4142. Pour les retranscriptions, nous avons aussi bénéficié d'un soutien financier de la part de l'IHPST. Nous remercions enfin Michelle Kelly-Irving et Meryl Srocynski pour leur participation au travail d'enquête ainsi que toutes les personnes qui ont accepté de s'entretenir avec nous dans le cadre de cette recherche.

Alfonsina Faya-Robles, Alexandra Soulier et Grégory Beltran ont participé équitablement à la rédaction de l'article.

by people subjected to it. During this process, a collective of researchers gradually emerged around specific scientific and ethical axes, in particular the centrality of the qualitative approach and attention to different forms of domination and intersectionality. By restoring the history of this research, the analyzes of which are still in progress, our proposal sheds light on the questions encountered during an original and “embedded” research, as well as their methodological and ethical implications, while presenting and questioning the solutions built by the collective of researchers to face it.

Keywords : *lockdown, research collective, reflective devices, embedded researchers, research ethics*

L’ethnographie suppose un déplacement, voire plusieurs, d’un lieu à l’autre, de soi à l’autre, d’un monde à un autre. C’est dans l’effort continu que la ou le chercheur·euse produit pour se décentrer qu’elle·il effectue une série d’éloignements de ses valeurs, certitudes, visions et perspectives lui permettant de mieux comprendre les mondes (des) « autres » (Favret-Saada, 1977 ; Althabe, 1990 ; Godelier, 2007). La décentration ne se fait pas automatiquement : une série de dispositifs qui sont autant de techniques d’enquête plus ou moins explicites et formalisées sont nécessaires pour se mettre à distance du terrain et travailler à construire une forme d’objectivation. Parmi les dispositifs qui génèrent les déplacements et désamorcent les effets des dispositions propres au·à la chercheur·euse relativement aux connaissances produites, on peut citer les procédures d’enquête (grille d’entretiens, transcriptions, notes de terrain...), les objets disposant à la distanciation (dictaphone, micro, carnet de terrain...), mais aussi la préparation et la présentation de soi (les manières de s’habiller, de se rendre sur le terrain, d’investir un espace, de tisser une relation...) ainsi que les instances d’objectivation plus formalisées (mise à plat des données, codage, écriture, comparaison et mise en commun avec d’autres données, partage avec des collègues...) (Schwartz, 1990, 2011 ; Mauger, 1991 ; Beaud et Weber, 1998). L’objectivation passe enfin et avant tout par la capacité à réfléchir à sa position et à s’efforcer d’en rendre compte, afin de produire des savoirs situés sur le monde social (Haraway, 1988 ; Chakrabarty, 2000 ; Clair, 2016).

Au cours de l’enquête que nous avons menée, en tant que collectif des Confins¹ formé au printemps 2020, pour rendre compte des quotidiens sous confinement en France, plusieurs de ces dispositifs sur lesquels nous nous reposons par formation et par habitude ont dû être adaptés, d’une part, aux conditions exceptionnelles de l’enquête, menée par téléphone, depuis notre domicile et, d’autre part, au type de travail que nous souhaitions conduire auprès de populations très

¹ La conformation du collectif est décrite ci-après dans l’encadré consacré aux grandes étapes de l’enquête et discutée au long du texte.

diverses et dans le respect de celles-ci. La première de ces contraintes nous est imposée. Dans la mesure où les outils habituels de l'ethnographie – en premier lieu l'observation – sont inaccessibles, il s'agit d'adapter nos méthodes à cette période inédite et d'accepter que notre ambition ethnographique soit malmenée dans ses fondements empiriques. Le deuxième trait caractéristique de notre enquête concerne l'hétérogénéité des populations interrogées et correspond à notre volonté de prendre à contrepied la présentation publique de la mesure de confinement pensée comme universelle et face à laquelle nous serions tou-te-s égaux. Dans l'enquête qualitative que nous conduisons du 1^{er} avril au 11 mai 2020 sur les différents vécus de ce premier confinement et qui porte sur 74 personnes, nous cherchons ainsi à ne pas omettre de notre population d'étude les classes populaires considérées dans leur pluralité et à inclure femmes et hommes de divers âges, de différentes classes sociales et aux situations administratives variées.

Ces deux caractéristiques de l'enquête posent des questions méthodologiques et éthiques majeures. Elles induisent de multiples ajustements dans nos relations aux enquêté-e-s, au cours des phases de recueil de données et d'analyse, et ne cessent de mettre en question nos positions d'enquêteur-riche-s. Ces questionnements et ajustements n'affectent pas seulement le cadre de l'enquête, mais guident aussi nos choix méthodologiques et constituent *in fine* notre « point de vue » sur la période du confinement. Il ne s'agit pas de considérer cette recherche, et plus généralement les enquêtes pendant le confinement, comme exceptionnelle *a priori*, mais de reconnaître qu'en bousculant certaines de nos habitudes de recherche, elle nous pousse à faire des pas de côté, à réfléchir et à nos choix méthodologiques et à les expliciter

En nous appuyant sur différents éléments d'un carnet de terrain reconstitué, nous restituons différentes situations qui nous ont amené-e-s à construire notre positionnement en tant que collectif pluridisciplinaire (sociologie, anthropologie, science politique, philosophie). Nous présentons ce cheminement en restituant notre parcours d'enquête à partir de l'analyse de notre bricolage méthodologique, pour ensuite aborder le travail collectif de réflexivité engagé sur notre rapport au terrain. L'éclaircissement de notre posture de recherche permet de comprendre notre engagement dans, et par, cette recherche et les différents enjeux – éthiques et épistémologiques notamment – qu'elle sous-tend.

Restituer le parcours d'enquête

Les grandes étapes de l'enquête

25 mars 2020 : soumission du projet EPIDEMIC (déterminants sociaux de l'épidémie de Covid-19 et conséquences sociales et psychosociales du confinement de la population) regroupant plusieurs

disciplines (épidémiologie, psychologie et sciences sociales) à l'appel à projet flash de l'Agence nationale de la recherche *Work Package 3* : enquête de sociologie et de philosophie sociale menée par trois chercheur·euse·s et consacrée à l'analyse des conditions et effets socialement différenciés de la mesure générale de confinement. Construction du protocole d'enquête comprenant un guide d'entretien semi-directif par téléphone et une demande d'écrits personnels et des documentations iconographiques produits par les enquêté·e·s.

1^{er} avril 2020 : début de l'enquête. La participation à l'enquête s'élabore à partir de deux entrées : des personnes ayant accepté un entretien sociologique dans un questionnaire évaluant les risques psychiques du confinement mené par une autre équipe du projet (WP2) ; des personnes issues de nos propres réseaux (famille, amis, interconnaissances). Ce choix conduit à une population socialement homogène, souvent issue des classes moyennes urbaines et disposant de capitaux divers, notamment symbolique et scolaire.

Avril 2020 : élargissement du groupe initial à quatre nouveaux·elles chercheur·euse·s travaillant sur différents terrains ouvrant l'accès à des expériences diverses du confinement (habitant·e·s de squats et de bidonvilles, migrant·e·s, usager·ère·s de centres sociaux, bénéficiaires d'associations caritatives) ; construction d'un cadre théorique commun et évolution des méthodes de recueil des données intégrant des grilles d'entretien adaptées aux différentes populations. Abandon de la demande d'écrits personnels et de documentations iconographiques produits par les enquêté·e·s.

Avril 2020 : mise en conformité de l'enquête avec le Règlement général sur la protection des données (RGPD), en concertation avec le *data protection officer* (DPO) de l'université Paul-Sabatier de Toulouse. Obtention de l'avis favorable du comité d'éthique de l'université fédérale de Toulouse.

11 mai 2020 : fin du premier confinement et fin du recueil de données.

20 mai 2020 : constitution du collectif interdisciplinaire des Confins comprenant des chercheurs aux statuts divers (doctorant·e·s, post-doctorant·e·s, ingénieur·e·s d'études, titulaires).

Juin-septembre 2020 : réunions régulières de restitution des entretiens individuels ; début du travail de transcription.

À partir de septembre 2020 : début de l'analyse et du travail réflexif du collectif de recherche.

Une enquête incertaine

Extrait du protocole d'enquête d'EPIDEMIC-WP3. Document interne. Mai 2020.

Cette « ethnographie du quotidien confiné » est réalisée en menant des entretiens téléphoniques auprès de personnes susceptibles de vivre cette situation de confinement de façons variées et en recueillant des « traces » (écrites, audio et iconographiques) de leur quotidien. Nous entendons ainsi porter au jour les pratiques, usages et conduites de vie générés par la mesure de confinement à domicile en cherchant à approcher, au plus près et le plus finement possible, l'ensemble des conduites quotidiennes, voire triviales, générées par ce mode de vie exceptionnel en les situant dans le temps (quand ? pendant quelle durée ? selon quelle fréquence ?...) et dans l'espace (où ? comment ? avec qui ?...).

Notre recherche vise à décrire les expériences différentes et différencielles de personnes aux conditions familiales, matérielles, culturelles et administratives diverses pendant cette période, alors inédite, de confinement. Comme le montre l'extrait de notre protocole d'enquête suscitée, une approche qualitative de type ethnographique nous semble alors la plus appropriée pour comprendre comment les acteurs pensent, parlent et agissent dans ce contexte. Cependant, différentes mesures restrictives liées à la crise sanitaire et comportant des contraintes temporelles, spatiales, légales et sanitaires entravent notre démarche ethnographique et nous imposent d'adapter nos méthodes et nos activités aux conditions du moment. Une série d'ajustements est donc nécessaire pour prendre en compte ces contraintes et adapter au mieux l'enquête à la situation.

La première contrainte est temporelle. Si la démarche scientifique, et en particulier la construction d'un terrain d'enquête, se situe habituellement dans une perspective à long ou moyen terme, notre protocole de recherche s'est élaboré dans « la dictature de l'urgence, du présent, du court terme² ». Deux raisons l'expliquent. D'une part, les conditions structurelles et institutionnelles, dans lesquelles s'exerce actuellement la recherche sur projet (Barrier, 2011), requièrent de s'organiser selon un calendrier imposé pour répondre aux appels, en un temps d'autant plus réduit qu'il s'agit alors d'un appel à projet « flash ». D'autre part, le vécu sous confinement est d'une durée *a priori* courte et incertaine et exige, pour éviter les problèmes liés à la mémoire (Auriat, 1996 ; Démazière, 2007) et à la reconstruction *a posteriori*, de recueillir les discours « à chaud » et des descriptions « au plus près ». De fait, il n'est pas possible de mettre en place une

² Dubar C. (2011), « Temps de crises et crise des temps », *Temporalités*, 13, p. 3.

enquête exploratoire. Notre guide d'entretien évolue donc en fonction des premiers entretiens et des discussions régulières que nous menons entre chercheur-euse-s sur l'enquête en cours.

La mesure sanitaire produit d'autres contraintes qui sont à la fois spatiales et légales. La restriction des mobilités liées au confinement expose aussi les chercheur-euse-s à des sanctions légales et sociales. De même, en l'absence de masques, l'observation directe ne peut être mise en place sans soumettre enquêteur-ric-e-s et enquêté-e-s à des risques de contagion. Pour des raisons pratiques, sanitaires et légales qui ont des conséquences sur le matériau recueilli (Ayimpam *et al.*, 2014), des entretiens semi-directifs approfondis sont menés par téléphone avec l'objectif de faire décrire aux enquêté-e-s leurs conditions de vie confinée. S'il s'impose pour ne pas faire courir de risques aux un-e-s et aux autres, le choix de renoncer aux observations est difficile.

Dans un premier temps, des moyens complémentaires à l'entretien sont envisagés pour obtenir ce qui se rapprocherait le plus d'« observations ethnographiques » : nous prévoyons de demander aux enquêté-e-s de tenir un journal écrit ou oral dans lequel elles et ils décriront une journée type de confinement ; nous souhaitons aussi demander aux enquêté-e-s de nous fournir des représentations photographiques ou graphiques (des dessins d'enfants, par exemple) représentant les intérieurs confinés. Notre protocole de recherche inclut d'ailleurs le recueil et le stockage de ces données. Mais nous renonçons rapidement à cette dimension de l'enquête. Le dispositif nous apparaît en effet socialement marqué dans la mesure où il suppose un rapport maîtrisé à l'écriture ou encore la possession d'un appareil photo ou d'un smartphone. Or, les participant-e-s à notre enquête, issu-e-s de milieux sociaux différents et avec des conditions de confinement très diverses, ne disposent pas des mêmes ressources et des mêmes possibilités matérielles et temporelles pour répondre à nos sollicitations. Les premiers entretiens, pendant lesquels nous formulons encore cette demande, nous le confirment. Les réponses des personnes de classes supérieures ou à capital culturel important, contactées en majorité *via* le questionnaire du WP2 du projet, sont souvent enthousiastes face à cette requête, à l'instar de cette ancienne animatrice radio, fille de diplomate, qui est confinée à la campagne : « Alors je peux écrire parce que j'adore écrire donc il y a pas de problème. Je peux donner des photos de... j'ai envoyé d'ailleurs deux, trois photos pour faire rêver mes amis en appartement ! Oui, je peux, bien sûr. » Au contraire, les premières personnes contactées *via* le réseau de chercheur-euse-s, compte tenu de leur situation de précarité matérielle notamment, sont davantage circospectes, voire gênées par ces demandes, qui proviennent par ailleurs de personnes dominantes socialement. Un homme, ouvrier du

bâtiment à la retraite, explique : « Si c'est obligatoire, je le fais, mais, si c'est pas obligatoire, je ne fais rien. » Un autre, en invalidité qui fréquente le Secours populaire, déclare :

Non, c'est pas que ça m'embête, il faut que j'ai l'inspiration, il faut que je... Enfin, l'inspiration... Parce que j'essaye d'écrire le mieux possible. [...] C'est pas évident. C'est... c'est un exercice. Il va falloir que j'essaye... Je vais réfléchir, je vais essayer de faire quelque chose, maintenant, je sais pas si je pourrai le faire bien. [...] Ouais, ouais, mais je vais voir si je peux arriver à trouver les mots – parce que, des fois, je cherche les mots aussi, c'est pas...

Parce que nous ne souhaitons pas mettre les enquêté-e-s en difficulté face à l'exercice demandé et que les premiers documents que nous recevons émanent principalement des membres des classes moyennes et supérieures, nous craignons que cette disparité n'induisse des biais dans l'analyse de données. Notre renoncement est donc motivé par des préoccupations méthodologiques, ainsi que par des considérations éthiques pour les enquêté-e-s qui vont au-delà des aspects réglementaires envisagés par la RGPD.

En effet, cette enquête menée en contexte d'urgence et à distance exige des adaptations et des réflexions éthiques et politiques continues (Larouche, 2019) qui sont loin d'épuiser les procédures préliminaires à la recherche requises par les comités d'éthique et sont cependant cruciales pour le développement d'une recherche respectueuse (Mauger et Pouly, 2019) des différent-e-s acteur-ice-s des terrains investis.

Une enquête à distance

Extrait du document interne « pistes de réflexion et d'analyse ». 20 mai 2020

Ne pouvant répondre au principe d'enquête ethnographique qui consiste à observer directement et quotidiennement ce qui se passe et ce qui se vit ici et là, c'est donc nécessairement par les discours et les témoignages recueillis durant des entretiens téléphoniques qu'il a été possible d'accéder à l'expérience ordinaire, aux pratiques quotidiennes des personnes en confinement et à leurs jugements de valeur sur cette mesure sanitaire.

Puisque l'ethnographie ne peut avoir lieu, il nous faut adapter nos méthodes à la situation sanitaire et, comme en témoigne cet extrait d'un document présentant de premières pistes d'analyse, nous sommes, dès les premières semaines de la recherche, conscient-e-s que si ces ajustements ferment certaines portes, ils nous offrent un regard à part entière sur le monde social. Toute la question est de

déterminer en quoi ils contribuent à coproduire l'enquête et comment les prendre en compte pour interpréter nos résultats.

Un premier élément tient à ce que la mesure de confinement met à distance certains outils de connaissance habituellement mobilisés par les chercheur·euse·s. Pendant les deux mois du premier confinement, l'ensemble des espaces collectifs de production de connaissances (universités, instituts de recherche, laboratoires, bibliothèques, etc.) ont en effet été fermés en France. Ces fermetures et les restrictions de circulation rendent évidemment plus difficile l'accès aux sources et aux ouvrages ; elles interrompent la vie de laboratoire et compliquent les collaborations spontanées, mais aussi la confrontation critique des connaissances lors de réunions et séminaires. Certes, les technologies de visioconférence et l'usage d'Internet en général permettent de pallier certains manques, d'assister à des webinaires, de multiplier les réunions ou encore de « faire de la biblio » à partir des bases de données en ligne, mais la rupture brutale avec certaines modalités d'exercice de la recherche a cependant des conséquences qui ne sont pas les mêmes pour tou·te·s les chercheur·euse·s. Une chercheuse du collectif renonce, par exemple, à assister à certaines de nos réunions en ligne parce que les connexions sont compliquées à mettre en œuvre sur son téléphone et consomment trop de forfait. Les ressources des chercheur·euse·s pour mener leur travail en période de confinement varient donc en fonction des conditions concrètes du confinement de chacun·e, mais aussi du rapport de chacun·e au risque de contamination, aux mesures sanitaires et policières ainsi qu'aux différents moyens mis en œuvre par les institutions universitaires et de recherche pour compenser les interdictions et les manques.

Dans ces conditions, le choix de privilégier l'entretien par téléphone dépend des chercheur·euse·s. Certain·e·s continuent de côtoyer des personnes extérieures à leur foyer (quelques chercheur·euse·s du collectif ont en effet continué à travailler en présentiel sur leurs terrains de recherche respectifs), tandis que d'autres ont la possibilité ou l'obligation (souvent subordonnées à la nécessité de garder les enfants) de travailler en distanciel. Pour ceux·celles qui optent pour le téléphone, la conduite de l'échange en situation d'entretien ne va pas de soi : il faut trouver le ton approprié, saisir les nuances subtiles de la voix, deviner les expressions de l'autre sans la·le voir. Il faut donc pouvoir s'isoler et se concentrer à un moment où certain·e·s d'entre nous vivent à plusieurs dans des espaces réduits. Une chercheuse de notre collectif choisit ainsi de mener ses entretiens dans la cage d'escalier de son immeuble pour ne pas risquer de déranger ses colocataires et créer les conditions d'un échange privé avec les enquêté·e·s.

Pour les entretiens menés avec des personnes inconnues, le travail de mise en confiance démarre avec les premiers messages, par

téléphone ou par e-mail. La réponse favorable à un entretien ne prédit néanmoins pas sa faisabilité : en ces temps de forte contrainte pour les enquêteur·rice·s et les enquêté·e·s, il faut s'adapter aux disponibilités des un·e·s et des autres. Le fait de pouvoir « caser » une discussion téléphonique chez ceux qui n'ont pas beaucoup de temps, ni beaucoup d'espace, permet certes de les inclure dans l'enquête, mais ne permet pas pour autant d'avoir un moment paisible d'échange. Dans un autre contexte de recherche, moins urgent et moins incertain, l'approche de ces personnes aurait nécessité une ou plusieurs rencontres en face-à-face afin d'établir une plus grande confiance et de rendre plus fluide l'interaction, en accordant plus de temps pour le discours et plus de place au non-verbal. Dans plusieurs familles nombreuses en situation de mal logement, par exemple, les entretiens sont ponctués d'interruptions provoquées par les enfants, ce qui constitue certes une observation indirecte pour la·le chercheur·euse, mais provoque une rupture de rythme dans l'entretien.

Par ailleurs, si les entretiens dont nous disposons reflètent les conditions plus ou moins confortables dans lesquelles ils ont été menés, il faut noter que d'autres entretiens pourtant prévus sont finalement trop difficiles à mettre en œuvre parce que l'accès au téléphone des enquêté·e·s ne va pas de soi. Certain·e·s enquêté·e·s particulièrement démun·e·s en équipement technologique ne peuvent ainsi se résoudre à mobiliser l'unique téléphone du foyer pour notre entretien alors qu'il pourrait être requis pour d'autres usages (par exemple, pour le travail scolaire). Par ailleurs, pour les personnes à la rue qui n'ont pas accès à l'électricité et pour lesquelles les lieux habituels de recharge des téléphones sont fermés, cette contrainte s'ajoute à d'autres et explique que nous ne soyons pas parvenu·e·s à les intégrer à l'enquête.

Quand les échanges téléphoniques ont lieu, notamment avec des enquêté·e·s inconnu·e·s, il est difficile d'estimer exactement en quoi la situation des personnes impacte leurs réponses. Un enquêté choisit, par exemple, de faire l'entretien en se baladant et l'on peut légitimement se demander en quoi sa mise en mouvement, ses interactions imprévues, le paysage changeant qui se déroule devant ses yeux influencent ses réponses. De manière générale, l'absence de face-à-face joue nécessairement sur la relation d'enquête et peut compliquer l'établissement d'une relation de confiance et de connivence. Certaines questions du guide d'entretien originel sont alors considérées comme trop intrusives pour des personnes avec lesquelles nous n'avions pas de relation d'enquête de longue durée. Ainsi, lors d'une réunion du collectif, plusieurs d'entre nous expliquent éluder une question relative aux pratiques sexuelles et/ou intimes durant le confinement (Thomé, 2020). Peut-être en serait-il allé autrement en face-à-face.

Plus généralement, les questions sur le vécu du confinement conduisent parfois à des confessions intimes ou au dévoilement d'un mal-être profond qui, s'ils sont fréquents dans les recherches qualitatives, sont, dans les circonstances et en raison de la distance, plus difficiles à accueillir de la part des chercheur·euse·s et peuvent renforcer leur sentiment d'impuissance (Gaudet et Robert, 2018). Les entretiens pendant lesquels nous ne sommes pas en face-à-face avec les personnes provoquent chez certain·e·s d'entre nous le sentiment de « passer à côté » de quelque chose que nous ne pouvons pas « observer ». Cependant, nous nous y conformons et les « ratés » de notre terrain font partie « du “charme” de l'enquête au cours de laquelle des choses non prévisibles peuvent arriver³ ».

Nous remarquons notamment que nous développons une sorte d'« hyper-écoute » par laquelle l'ouïe devient l'unique sens de l'interaction et le moyen de surveillance attentive et d'examen systématique des données recueillies. Les silences, les « mots béquilles », les hésitations et les onomatopées produisent des effets dans les interactions entre enquêté·e·s et chercheur·euse·s et prennent un sens particulier dans la situation d'enquête elle-même – et non pas seulement lors de la transcription et l'analyse comme c'est plutôt le cas habituellement. Les « voix » (Le Breton, 2011) deviennent aussi importantes que les propos des interviewé·e·s : elles façonnent les interactions téléphoniques et nous donnent un premier accès aux conditions matérielles et corporelles de ces prononciations. Les moments d'affliction sont entendus quand la gorge se serre au moment d'évoquer des situations compliquées et souvent les chercheur·euse·s sont capables d'entendre les larmes d'enquêté·e·s qu'elle·il·s ne peuvent pourtant pas voir. Les entretiens pendant lesquels la personne parle depuis son canapé en admirant son jardin dénotent aussi une voix « posée » qui témoigne des conditions confortables de son confinement. Les voix trahissent enfin différents niveaux de complicité entre enquêté·e·s et enquêteur·rice·s et l'on note chez ceux et celles qui se connaissent « d'avant » une plus grande ampleur dans les registres de la discussion.

Rappelons enfin que, face à la distance, notre dispositif d'entretien est notre premier outil. Le dispositif comprend suffisamment de relances par question pour recueillir de multiples précisions sur le quotidien des enquêté·e·s et pour s'assurer que tous les éléments sont abordés et développés par chacun·e. Comme dans les entretiens en face-à-face, la parole des personnes est coproduite avec la·le chercheur·euse, mais l'usage du téléphone comme médium nécessite chez l'enquêteur·trice un rôle plus actif pour soutenir cette parole et cette interaction *via* des marques, des répétitions, des acquiescements, des silences entretenus.

³ Verdrager P. (2017), « Mes ratés de terrain », *SociologieS, Penser les ratés de terrain*, § 16.

Construire un collectif de recherche sous confinement : enjeux réflexifs

Chercheur-e-s confiné-e-s, chercheur-euse-s « embarqué-e-s »

Document interne, cadrage méthodologique. 18 mai 2020.

L'événement Covid-19 bouscule en partie les positions et fait s'entrecroiser encore davantage les champs que d'ordinaire. Il faut prendre en compte cette situation spécifique pour pouvoir prétendre à une réflexivité salutaire. Il s'agit notamment de questionner et de mettre à distance la dimension d'exception mais aussi celle d'urgence qui est attachée à la période. La rupture et l'exception sont des hypothèses de recherche qui doivent être vérifiées (ce qui nécessite un travail important de contextualisation, de documentation et de recueil de données).

Une hypothèse forte de notre recherche consiste, comme en atteste cet extrait de cadrage méthodologique, à questionner l'exceptionnalité de la période de confinement. Au mois de mars 2020, les discours aussi bien politiques que médiatiques sont en effet saturés des expressions « parenthèse enchantée » et « rupture inédite » qui ont été largement formulées à partir de l'expérience de classes supérieures, fortement doté-e-s en capital culturel et surreprésentées au sein des scènes et sur les tribunes publiques. Pour autant, notre projet initial ne remet pas en cause ce discours puisque c'est aussi en grande partie sous le signe de la rupture que s'annonce le confinement pour les trois chercheur-euse-s qui ont construit la première version de l'enquête. Ce n'est qu'avec l'arrivée de différent-e-s chercheur-euse-s, fort-e-s de leurs propres expériences de confinement mais aussi et surtout de leurs rapports à des terrains plus en prise avec les milieux populaires, les bidonvilles ou encore les personnes à la rue que les affirmations de « rupture » et d'« exception » en viennent à être questionnées. Questionner et relativiser le discours de rupture associé au confinement nous permet alors de problématiser de façon plus subtile cette recherche portant sur la période que nous sommes en train de vivre.

Face à un événement (Balandier, 1997) comme le confinement, toute recherche doit porter une attention particulière aux modalités selon lesquelles l'événement s'impose à celles-ceux qui le vivent (Bensa et Fassin, 2002) mais aussi à celles-ceux qui l'étudient, en l'occurrence à nous autres chercheur-euse-s également confiné-e-s pendant l'enquête. Cette position embarquée (Thomas *et al.*, 2012 ; Dubey et Moricot, 2013), au double sens d'un cadre qui nous contient et d'un mouvement qui nous emporte, doit faire l'objet d'une analyse réflexive. Le risque de l'embarquement involontaire est en

effet de ne pas se rendre compte que nous sommes « dans le même bateau » que nos enquêté·e·s. Il s'agit donc d'adopter un positionnement d'équilibriste pour continuellement travailler à éviter un double écueil : celui de croire que, dès lors que l'on est en contexte de recherche, l'on devient extérieur·e à la situation dans laquelle on est embarqué·e ; ou, au contraire, estimer qu'en tant qu'acteur·rice de la situation, notre propre expérience est généralisable, comme s'il en allait de même pour tou·te·s.

Le dispositif principal nous permettant de développer cette dimension réflexive passe par le processus itératif de réunions hebdomadaires. Au cours de celles-ci, nous faisons le point sur l'avancée de l'enquête, présentons nos entretiens et discutons de notre posture. Ces réunions sont aussi l'occasion de partager notre propre expérience du confinement, de discuter des contraintes liées à la continuité scolaire et de la façon dont on s'adapte plus ou moins aux nouvelles conditions de vie et de travail. Les différences de vécus s'affichent ainsi à un double niveau : celui des enquêté·e·s et celui des chercheur·euse·s.

Nous apprenons ainsi comment chacun·e, à sa manière, a été affecté·e, dans son quotidien par les mesures de confinement. Nos situations sont multiples et inégales (composition familiale, type de logement, confinement rural ou urbain, genre et positions statutaires) et ont des conséquences sur nos interactions avec nos environnements et nos proches, dans nos corps et nos conduites, nos registres d'action et d'anticipation, mais aussi *in fine* sur la façon dont nous menons la recherche.

Ces discussions font l'objet de comptes rendus et apparaissent dans différents documents qui circulent entre nous. Dès l'automne 2020, nous entreprenons cependant de mener un travail spécifique sur la réflexivité de notre groupe qui nous permet d'examiner notre rapport au confinement et de circonscrire les axes scientifiques, les orientations épistémologiques et les valeurs politiques qui nous animent, en tant que collectif.

Faire collectif

« Contribuer à la réflexivité du collectif », compte rendu de réunion. 27 novembre 2020.

Aujourd'hui, nous avons repris en réunion ce que nous avons entrepris de fixer en termes de méthodologie et nous nous sommes rendu compte qu'il était nécessaire de prendre un moment pour construire ce qui constituait l'identité scientifique et politique de notre collectif (ses « valeurs ») ainsi que notre rapport collectif à cette enquête.

À partir de novembre 2020, nous construisons une méthode réflexive collective, en parallèle du travail d'analyse, en mobilisant des techniques « d'entretien mutuel » issues de l'éducation populaire. Alors que nous sommes à nouveau confiné·e·s, les chercheur·euse·s constitué·e·s en binômes et trinômes « à distance » s'adressent trois questions revenant sur leurs expériences individuelles du confinement, leur participation à la recherche et leurs implications scientifiques et politiques autour de l'enquête, ainsi que sur la perception de nos positions respectives à l'intérieur du collectif. Ces entretiens sont synthétisés et font l'objet d'une restitution lors d'une réunion du collectif, qui alimente une discussion réflexive transcrite dans un document propre. Ces exercices mettent en lumière différentes valeurs et axes scientifiques auxquels nous tenons et qui nous permettent de synthétiser les diverses discussions ayant eu lieu dans notre groupe : sur les statuts différenciés des chercheur·euse·s, sur la relation enquêteur·rice-enquêté·e·s dans la situation embarquée du confinement et sur le cadre méthodologique de l'intersectionnalité. Ces discussions sont nourries de considérations théoriques et méthodologiques, notamment féministes, sur le point de vue situé et la justice sociale.

Nous présentons ci-dessous, sous forme de pistes de réflexion, ces différentes considérations explicitées lors de nos exercices d'entretiens mutuels.

Style de collaboration

Nous constatons, en premier lieu, que prétendre « faire collectif » suppose de construire un style de collaboration particulier. Ainsi, dans nos réunions en visioconférence organisées et conduites tout d'abord par l'une des chercheuses associées au projet initial, puis par le chercheur financé par le projet, la prise de parole est démocratique et respectueuse. Nous procédons régulièrement à des votes et à des tirages au sort pour nous distribuer les tâches. Nous essayons de faire en sorte que les membres puissent critiquer, questionner et contester les positions et les perspectives des un·e·s et des autres. D'ailleurs, nous sommes régulièrement et ouvertement en désaccord. Par exemple, tous les chercheur·euse·s n'ont pas le même positionnement sur la citation des verbatims. Lorsque certain·e·s d'entre nous proposent de valoriser la lisibilité des propos des enquêté·e·s, quitte à en modifier légèrement l'expression, d'autres se manifestent pour revendiquer le strict respect des discours des enquêté·e·s. Là où d'ordinaire ces prises de décision peuvent être laissées à la discrétion d'un·e chercheur·euse, l'exercice régulier de discussions collectives et horizontales nous conduit à justifier très clairement nos usages, à nous situer et à nous positionner les un·e·s par rapport aux autres et en tant que collectif qui plus est.

Point de vue situé

Ces procédures de discussion sont à mettre en rapport avec notre reconnaissance des théories du *standpoint* (Harding, 2008 ; Henwood, 2008 ; Weber, 2010) qui affirment l'importance de reconnaître l'inscription du positionnement des chercheur·euse·s dans des relations de pouvoir associées au genre, à la classe sociale, à la race et à d'autres catégories sociales, pour comprendre où et comment le savoir se construit. Ainsi le processus itératif de réunions, consistant pour les chercheur·euse·s à restituer leurs entretiens et à s'exposer à une séance de questions de la part des autres membres du collectif, permet à chacun·e d'exprimer son positionnement social face aux enquêté·e·s et face aux autres membres du collectif et parfois d'en prendre conscience à cette occasion. Ce procédé d'explicitation de son rapport à chaque enquêté·e, entrepris devant les autres membres du collectif, permet de réfléchir à la façon dont le positionnement de chacun·e influence la nature, la qualité et le traitement des données collectées.

Importance des affects

De même, lors des entretiens mutuels entre chercheur·euse·s et à l'occasion de nos réunions hebdomadaires, la pluralité des sentiments et émotions éprouvés et évoqués dans le collectif (la peur, la colère, la joie, etc.), ainsi que nos différentes manières d'être affecté·e·s par le confinement, nous invitent à réfléchir à la portée heuristique des affects dans le but d'en constituer, *in fine*, un support utile à nos analyses réflexives. Comment intégrer de manière réflexive les émotions qui nous ont travaillé·e·s, bousculé·e·s, ébranlé·e·s, nourri·e·s pendant ce moment ? Comment ont-elles agi, modelé, informé notre rapport à l'enquête et notre démarche méthodologique ? La réflexivité scientifique est ainsi mobilisée comme une forme d'adaptation, voire de gestion des émotions, permettant d'appréhender une expérience collective marquée par l'incertitude.

Intersectionnalité

Enfin, plus généralement, notre recherche, qui entend montrer comment les multiples dimensions de l'inégalité sociale opèrent en période de confinement, s'inscrit dans le cadre théorique de l'intersectionnalité. Nous souhaitons donc à la fois rendre compte des inégalités dans les expériences du confinement, mais aussi les rendre visibles dans toute leur complexité, afin de permettre leur transformation. Nous nous reconnaissons, en ce sens, dans les propos de Colette Guillaumin selon laquelle « on n'analyse jamais que pour changer, pour intervenir. [...] Penser, c'est déjà changer. Penser un fait, c'est déjà changer ce fait⁴ », écrit-elle encore. Cependant,

⁴ Guillaumin C. (1992), *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris, Côté femmes, p. 236.

comme en attestent différentes études, l'intersectionnalité en tant que paradigme de recherche reste l'objet de débats (McCall, 2005 ; Hancock, 2007 ; Cole, 2008 ; Luft et Ward, 2009 ; Bowleg, 2012 ; Hankivsky, 2012).

Aussi, en l'absence d'une méthodologie spécifique à la recherche intersectionnelle, nous avons donc adopté un positionnement commun fondé sur l'importance de traiter les inégalités de confinement comme des relations de pouvoir socialement construites, coconstituées au niveau macro des institutions sociales et au niveau micro des vies individuelles. Nous élaborons cette dimension de notre travail en discutant de nos matériaux d'enquête et de nos questions de recherche dans une *praxis* réflexive permanente destinée à saisir ces relations de pouvoir et leur entrelacement. Nous estimons ainsi que le fait que les membres de notre collectif aient travaillé, au cours de leurs recherches antérieures, sur différents rapports de domination, sous divers angles et à partir de terrains variés constitue un avantage pour appréhender leurs interactions telles qu'elles opèrent au cœur de notre recherche actuelle. C'est ainsi, par exemple, que nous traitons des différents usages du temps au sein des familles avec enfants pendant le confinement en croisant la façon dont les perspectives genrées, les rapports de classe et les différents statuts administratifs de ces familles influencent l'organisation temporelle de leurs journées.

Les articles actuellement en préparation qui sont issus de cette enquête intègrent ces différents points méthodologiques et théoriques dans leurs analyses.

Conclusion. Distance physique, distance sociale

Dans le cadre de cette recherche, la distance physique avec les enquêté-e-s a généré certaines difficultés. Si notre volonté ethnographique a été contrariée, la réalisation d'un protocole adapté à l'entretien téléphonique a cependant permis de recueillir des données qualitatives riches, malgré les contraintes propres à la période. Le bricolage méthodologique entrepris pour traiter de cette dimension a conduit à un questionnement sur la prise en compte des distances sociales. En adaptant notre protocole au fur et à mesure de la recherche, nous avons ainsi cherché à prendre en considération les rapports de domination enquêteur.trices-enquêté-e-s pour, à défaut de les neutraliser, en maîtriser les effets sur le matériau empirique et dans l'analyse. Si la distance physique pouvait être relativement palliée par des dispositifs d'enquête particuliers (tels le téléphone, les écrits sur le confinement, etc.), ces derniers ne sont évidemment pas neutres et révèlent certains enjeux de distance sociale que nos exercices réflexifs nous ont permis de questionner.

En tant que chercheur·euse·s embarqué·e·s, individuellement dans l'événement et collectivement dans la recherche, la tension entre distance physique et distance sociale se pose également. Au cours de l'enquête, se sont en effet manifestées des différences de vécu du confinement liées à nos conditions de vie respectives et des positions statutaires inégales. Ces différences de position au sein du collectif font l'objet d'une réflexion et d'une attention continue depuis l'organisation du travail (répartition des entretiens, transcriptions, analyse) jusqu'à l'écriture et la signature des articles. Cette attention aux inégalités s'incarne dans la recherche de dispositifs de travail : entretiens mutuels, distribution de la parole dans les réunions, tirage au sort dans la distribution des items d'écriture ou des tâches diverses, travail d'écriture collective, etc.

La tension entre distance physique et distance sociale se joue donc à un double niveau : dans la relation d'enquête et dans le faire collectif. Cette tension est étroitement liée à la dimension embarquée caractéristique de cette période d'exception, qui a mis en lumière différents aspects structurellement inégalitaires des conditions d'exercice de la recherche. De manière salutaire, cette situation crée un double effet de loupe, à la fois sur les inégalités de confinement des enquêté·e·s et sur celles qui nous traversent en tant que collectif. Aussi la période requiert-elle des adaptations qui s'avèrent propices à l'expérimentation méthodologique et interrogent nécessairement nos relations les un·e·s et aux autres et aux terrains. Autant de réflexes classiques et nécessaires en sciences sociales mais qui, par la force de l'habitude, sont insuffisamment investis en des temps plus ordinaires. Notre recherche sur le premier confinement nous permet d'en expérimenter les enjeux méthodologiques, éthiques et politiques, d'en apprécier l'intérêt et de continuer à en interroger les effets.

Bibliographie

- Althabe G. (1990), « Ethnologie du contemporain et enquête de terrain », *Terrain*, 14, p. 126-131. DOI : 10.4000/terrain.2976
- Auriat N. (1996), *Les défaillances de la mémoire humaine. Aspects cognitifs des enquêtes rétrospectives*, Paris, Ined/Presses universitaires de France (Travaux et documents).
- Ayimpam S., Chelpi-den Hamer M., Bouju J. (2014), « Défis éthiques et risques pratiques du terrain en situation de développement ou d'urgence humanitaire », *Anthropologie & développement*, p. 40-41. DOI : 10.4000/anthropodev.292
- Balandier G. (1997), *Conjugaisons*, Paris, Fayard.
- Barrier J. (2011), « La science en projets : financements sur projet, autonomie professionnelle et transformations du travail des chercheurs académiques », *Sociologie du travail*, 53, p. 515-536. DOI : 10.4000/sdt.10309

- Beaud S., Weber F., (2010 [1998]), *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte.
- Bensa A., Fassin E. (2002), « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain*, 3/8, p. 5-20. DOI : 10.4000/terrain.1888
- Bowleg L. (2012), « The Problem with the Phrase *Women and Minorities: Intersectionality*-an Important Theoretical Framework for Public Health », *American Journal of Public Health*, 102/7, p. 1267-1273. DOI : 10.2105/AJPH.2012.300750
- Chakrabarty D. (2000), *Provincializing Europe. Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton, Princeton University Press.
- Clair, I. (2016), « Faire du terrain en féministe [1] », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 213/3, p. 66-83. DOI : 10.3917/arss.213.0066
- Cole E. R. (2008), « Coalitions as a Model for Intersectionality: From Practice to Theory », *Sex Roles*, 59/5-6, p. 443-453. DOI : 10.1007/s11199-008-9419-1
- Dubar C. (2011), « Temps de crises et crise des temps », *Temporalités*, 13. DOI : 10.4000/temporalites.1563
- Dubey G., Moricot C. (dir.) (2013), *Socio-anthropologie*, 27, Embarqués. DOI : 10.4000/socio-anthropologie.1394
- Favret-Saada J. (1977), *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard.
- Gaudet S., Robert D. (2018), *L'aventure de la recherche qualitative. Du questionnement à la rédaction scientifique*, Ottawa, Presses de l'université d'Ottawa (Praxis), 2018.
- Godelier M. (2007), *Au fondement des sociétés humaines. Ce que nous apprend l'anthropologie*, Paris, Albin Michel.
- Guillaumin C. (1992), *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris, Côté femmes.
- Hancock A. (2007), « When Multiplication doesn't Equal Quick Addition: Examining Intersectionality as a Research Paradigm », *Perspectives on Politics*, 5, p. 63-79. DOI : 10.1017/S1537592707070065
- Hankivsky O. (2012), *An Intersectionality-Based Policy Analysis Framework*, Vancouver, Institute for Intersectionality Research and Policy.
- Haraway D. (1988), « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist studies*, 14/3, p. 575-599. DOI : 10.2307/3178066
- Harding S. (2008), *Sciences from Below: Feminisms, Postcolonialities, and Modernities*, Durham, NC, Duke University Press.
- Henwood K. L. (2008), « Qualitative Research, Reflexivity, and Living with Risk: Valuing and Practicing Epistemic Reflexivity and Centering Marginality », *Qualitative Research in Psychology*, 5/1, p. 45-55. DOI : 10.1080/14780880701863575
- Larouche J. (2019), « Les sciences sociales et l'éthique en recherche en contexte canadien. Régulation imposée ou approche réflexive ? », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2/2, p. 479-501. DOI : 10.3917/rac.043.0479
- Le Breton D. (2011), *Éclats de voix. Une anthropologie des voix*, Paris, Métailié, 2011.

- Luft R. E., Ward J. (2009), « Toward an Intersectionality just out of Reach: confronting Challenges to Intersectional Practice », *Advances in Gender Research*, 13, p. 9-37. DOI : 10.1108/S1529-2126(2009)0000013005
- Mauger (1991), « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, 6, p. 125-143. DOI : 10.3406/genes.1991.1096
- Mauger G., Pouly M. (2019). « Enquêter en milieu populaire : une étude des échanges symboliques entre classes sociales », *Sociologie*, 1/1, p. 37-54. URL : journals.openedition.org/sociologie/4846
- McCall L. (2005), « The Complexity of Intersectionality », *Signs: A Journal of Women In Culture and Society*, 30, p. 1771-1800. URL : www.journals.uchicago.edu/doi/10.1086/426800
- Schwartz O. (1990), « Une méthode ethnographique », dans *Le monde privé des ouvriers*, Paris, Presses universitaires de France, p. 35-57.
- Schwartz O. (2018 [2011]), « L'empirisme irréductible. La fin de l'empirisme ? », postface dans Nels Anderson, *Le hobo. Sociologie du sans-abri*, Paris, Armand Colin, p. 335-384.
- Thomas A., Gurruchaga M., O'Miel J. (2012), « Science de la science de l'État : la perturbation du chercheur embarqué comme impensé épistémologique », *Sociétés contemporaines*, 87/3, p. 155-173. DOI : 10.3917/soco.087.0155
- Thomé C. (2020), « Faire parler les silences. Mener et analyser un entretien biographique sur la sexualité », dans Collectif B., *Parler de soi. Méthodes biographiques en sciences sociales*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.
- Verdrager P. (2017), « Mes ratés de terrain », *SociologieS, Penser les ratés de terrain*. URL: journals.openedition.org/sociologies/6157
- Weber L. (2010), *Race, Class, Gender, and Sexuality: A Conceptual Framework*, New York, Oxford University Press.